

FRANCISCO JOSÉ VIEGAS

LE COLLECTIONNEUR
D'HERBE

Une enquête de l'inspecteur Jaime Ramos



Traduit du portugais par Pierre-Michel Pranville

MIROBOLE ÉDITIONS





Titre original : *O Colecionador de Erva*

Ouvrage publié avec le soutien de
l'institut Camões (Instituto da Cooperação e da Língua, I.P.)



et avec le concours de la
Direction générale du Livre, des Archives et des Bibliothèques



Avec l'aimable accord de Bookofice
© Mirobole, 2018, pour la traduction française

Photographie de couverture © Clément Pâris
Conception graphique : Clément Pâris



1

C'EST ARRIVÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS le 8 avril 2003. Le ciel était bleu, totalement dégagé, un vent printanier tardait à traverser les baies de la côte de Galice. L'homme gara la voiture contre le muret, à côté de l'arbre le plus haut, face au paysage digne d'un Turner. Jaime Ramos connaissait Turner grâce à Rosa qui, sans prétendre faire de lui un homme cultivé, s'évertuait à l'initier aux beautés dont regorgent les bibliothèques, à le préparer aux tourments provoqués par une expérience inconnue ou le passage du temps. William Turner faisait partie de ce catalogue de références : des nuages chargés ou légers, des tempêtes ou des bouffées de couleur. Et, parfois, l'explosion d'un ciel bleu immaculé. Jaime Ramos imagina Henrique Ferreira Vasconcelos appuyé sur le muret pour mieux embrasser la vue. Il ne lui faudrait que quelques minutes pour se rendre compte qu'il ne parvenait plus à se repérer, ni par rapport à la mer ni par rapport au ciel, à reconnaître le bois de La Guardia ou la silhouette verdâtre de Santa Tecla avec ses chemins tracés entre les pins bien alignés, succédant aux chênes anciens incendiés au cours des précédents étés.

Encore une image qui renvoie à Turner, et dont Jaime Ramos s'inspirerait au moment de la reconstitution des faits : des cormorans et une mer aux ondulations décolorées, comme s'il manquait une couche d'aquarelle. Il est cinq heures et demie de l'après-midi, le soleil va bientôt disparaître derrière la montagne. Avec l'été, le crépuscule se déplace vers l'occident, il descend encore plus lentement le long des dunes, il emporte les bateaux qui, de loin, semblent retenus à des pontons invisibles. Du côté espagnol, les arbres poussent avec plus de ténacité, la forêt est plus dense, comme si de part et d'autre de la frontière (qui n'est qu'un fleuve ambidextre) les protections contre l'érosion, contre l'invasion de la terre par la mer étaient différentes, et ce jusqu'à l'embouchure.

Courbé au-dessus de l'eau, Henrique Ferreira Vasconcelos ressemblait à une statue – pourtant il aurait dû bouger, marcher, s'asseoir sur le muret où la lumière de l'après-midi déclinait. Les deux pêcheurs qui se trouvaient là ne pouvaient pas ne pas apercevoir cette silhouette immobile et ils racontèrent plus tard son arrivée (des témoignages recueillis par Isaltino de Jesus, un effort inutile pour compléter une histoire sans début, ni milieu, ni fin). Voilà le scénario : la Mercedes bleue avance entre les bosquets de frênes et de peupliers qui bordent le fleuve ; l'homme sort du véhicule, laisse la portière ouverte et se dirige vers le muret d'où l'on découvre l'embouchure du Minho ; il se penche au-dessus de l'eau comme s'il cherchait quelque chose ; puis s'assoit, les mains sur les genoux, immobile, une statue. En cette fin d'après-midi, l'ombre de Santa Tecla – la montagne des mystères – touche la rive portugaise du fleuve. L'homme reste là pendant une demi-heure. Il ne fume pas,

ne fait aucun geste en direction de la voiture et de sa portière ouverte, bouge à peine la tête. Plus tard, l'obscurité recouvre la surface de l'eau, annonçant le crépuscule. Ce n'est qu'au moment où les voitures commencent à allumer leurs phares au bout de la route de Caminha que l'homme semble reprendre vie. Il sort un portable de sa poche et se met à parler avec quelqu'un. Assez longtemps. Peut-être pendant deux, trois, quatre minutes. Il raccroche. La nuit tombe entre les collines, une bande d'éclaircie surgit des dunes puis s'en éloigne, retournant vers l'intérieur, dans la montagne, en rasant les vignes qui escaladent les pentes. Les deux pêcheurs passent devant l'homme et le saluent. Ils raconteront plus tard son regard fixé vers l'autre rive du fleuve et sa réponse, plutôt un murmure, qui semblait dire « bonsoir ». Oui, c'était certainement ça. L'homme boutonne son blouson, marche un peu le long du muret et s'arrête comme s'il découvrait ce paysage pour la première fois : l'embouchure, l'ondulation brisée de la mer couronnée d'écume, la montagne et sa silhouette sombre et indistincte, les bosquets qui l'entourent.

Henrique Ferreira Vasconcelos ne savait pas pourquoi il avait échoué à cet endroit. Quelques jours après, quand il voudrait décrire à son médecin ce qu'il avait ressenti, il parlerait d'une perte de mémoire. Mais en réalité, sur le moment, il n'avait aucune explication sur la raison de sa présence sur ces lieux.

Jaime Ramos se rendit compte que ce décor de nuages, de tempêtes ou de bouffées de couleur, en suspens sur un fond de ciel bleu et formant un dôme de lumière au-dessus de l'embouchure du Minho, n'avait jamais été évoqué.

Peut-être n'était-ce que le fruit de son imagination dans un effort involontaire de faire plaisir à Rosa.



2

LE PREMIER CADAVRE FUT TROUVÉ LE MATIN DU SECOND DIMANCHE DE MAI dans une voiture abandonnée à l'orée d'un bois de pins, tout près d'une route départementale. Elle avait été incendiée avec le corps à l'intérieur : un homme d'âge mûr, un peu plus de cinquante ans, assis sur le siège du conducteur et les deux mains – ou plutôt ce qu'il en restait – menottées au volant. Les policiers établirent immédiatement que sa mort n'avait pas été causée par le feu qui avait déformé le bas de son corps et détruit une partie du véhicule, ni par asphyxie. Il avait été abattu avant. À première vue, on pouvait noter six blessures par balle. Deux à la tête (frontale et occipitale), une à l'épaule gauche, une à la poitrine (au niveau du cœur) et deux entre les jambes. On avait dû le menotter au volant après. La quasi-totalité de ses vêtements s'était consumée. Le feu semblait être parti du bas puis avoir remonté vers le haut mais, curieusement, la veste et la chemise – blanche – n'étaient pas entièrement brûlées. Les cheveux, eux, avaient complètement disparu. Le visage était méconnaissable, les orbites semblables à deux trous vides et noirs. Un bidon



d'essence en plastique se trouvait près de la voiture – selon toute vraisemblance, on l'avait utilisé pour allumer le feu. Un des policiers constata que le plancher de la voiture avait été partiellement consumé par les flammes, un autre confirma qu'il avait été arrosé d'essence. Le même sort avait été réservé aux jambes du cadavre avant que quelqu'un n'allume un briquet ou ne frotte une allumette. Le tableau de bord n'avait pas totalement brûlé mais les essuie-glaces étaient en morceaux, et les compteurs avaient été déformés par la chaleur, tout comme le revêtement en plastique du plafond et une partie des sièges avant. Ce qu'il restait de la veste de l'homme (les épaules, les revers, une partie du bras gauche) était couvert de cendre et de coulures de plastique fondu tombées du toit, et il ne subsistait de la chemise que le col et un peu de tissu sur la poitrine, noircis de taches de sang.

Les policiers convinrent que l'assassin (ou les assassins, cela allait de soi, car il aurait été difficile pour une seule personne de mettre en scène un tel spectacle) avait arrosé d'essence la manche droite et les mains de la victime. Ces dernières avaient été entièrement dévorées par le feu et ne se résumaient plus qu'à de la chair carbonisée et à des bouts d'os fixés par les menottes à la partie supérieure du volant de la voiture, une Audi A4 noire, dont la peinture était encore apparente, à l'exception d'une partie du toit et de presque tout le capot, qui avaient probablement été, eux aussi, aspergés de carburant. Heureusement, il s'agissait seulement d'un bidon de deux litres et demi.

Le second cadavre fut découvert quelques minutes plus tard, quand un des policiers – une fonctionnaire en civil aux cheveux blonds dissimulés sous une casquette de baseball –

ouvrit le coffre de la voiture : un homme y était couché et plié en décubitus latéral, les mains attachées dans le dos par une bande adhésive argentée. Il était complètement nu, allongé sur le côté gauche du corps et tourné vers le fond du coffre. Un tatouage ornait son bras droit (le seul visible) et un autre son dos, près de l'omoplate droite. Le premier représentait une tête de faucon bicolore, noire et rouge, un dessin probablement militaire, souvenir d'une campagne de guerre ; le second, une feuille de marijuana de dix centimètres de long. Deux blessures par balle, une dans la nuque et une dans le pariétal droit, avaient provoqué une hémorragie et inondé de sang le tapis gris sous la victime. Les flammes n'avaient pas atteint le coffre et on pouvait encore observer les cheveux noirs et courts de l'homme, sa peau, très pâle, très blanche, et la bande adhésive argentée utilisée pour le bâillonner. Il devait avoir plus de quarante ans, mais moins de cinquante, une bonne constitution physique et mesurait près d'un mètre quatre-vingts. Au poignet gauche, on distinguait un autre tatouage, un mot, enfin quelque chose d'écrit dans une calligraphie orientale. Aucune trace de ses vêtements, ni dans le coffre, ni à l'intérieur de la voiture où on avait seulement retrouvé sur le siège arrière une canne de golf et un sac de sport noir épargnés, eux aussi, par les flammes. La canne était propre et ne comportait aucune trace de sang. Le sac contenait une serviette de bain, un couteau avec une lame de quatorze centimètres, une trousse de toilette avec une brosse à dents, de la mousse à raser et des lames de rasoir, un shampoing, un coupe-ongles, un déodorant et une plaquette d'aspirine. Dans une des poches extérieures, la policière aux cheveux blonds et à la casquette de baseball trouva une arme, un Beretta neuf millimètres avec dix balles

dans le chargeur et une dans la chambre. De l'autre, elle retira un appareil photo numérique extra-plat et un couteau Caribou dans un étui avec des pattes permettant de l'accrocher à la ceinture.

Autour de la voiture, le bois de pins s'étendait sur un terrain plus ou moins carré de près de cent mètres de long et autant de largeur. Il était bordé d'un mur de granit, auquel on accédait par un vieux portail de bois peint en vert et par où la voiture avait pénétré aux alentours de cinq heures du matin. Pour le médecin légiste, la mort des deux hommes se situait à peu près à cette heure-là, au moins pour celui retrouvé dans le coffre – l'autre corps, toujours retenu au volant par les menottes, devrait subir des examens plus poussés. Le médecin semblait fatigué et pas complètement réveillé. Petit, le devant du crâne orné d'une calvitie naissante, il s'était habillé comme un dimanche, avec une chemise écossaise marron et jaune sous une veste de velours verte, un jean trop neuf et des chaussures noires. À l'aide d'une paire de ciseaux sortie d'une mallette posée à même le sol terreux, il découpa la manche gauche de la victime au volant sur une petite longueur pour estimer l'étendue de la brûlure. Quand les ciseaux arrivèrent au niveau du muscle de l'avant-bras, un autre faucon bicolore apparut, identique à celui du cadavre qu'on avait déjà retiré du coffre de la voiture. Il était tatoué sur une peau blanche dont on ne distinguait plus les veines et qui ne réagissait plus à la pression des doigts. C'est à ce moment que le médecin se retourna vers le policier qui suivait ses gestes pour répéter que les faits avaient dû se dérouler vers cinq heures. Il avait déclaré la même chose après l'examen préliminaire de l'autre mort.

À cet instant précis, il était dix heures et demie. Un dimanche de mai. Le médecin rangea ses ciseaux, ferma sa mallette et alluma une cigarette tout en repoussant du pied une vieille pomme de pin sans doute tombée l'automne précédent. Ou encore un autre avant.





3

LE TROISIÈME CADAVRE FUT TROUVÉ SUR LA RIVE DU FLEUVE EN FIN D'APRÈS-MIDI LE MÊME JOUR. Une jeune femme à la peau brune, africaine. Le crâne entièrement couvert par ses cheveux frisés. Le corps était à moitié enfoui dans la boue et la vase de la rive, dissimulé sous le feuillage des peupliers qui survivaient encore à cet endroit et démontraient qu'une rivière est en zone de terre ferme et non en secteur maritime. Un épais bosquet s'étendait sur quelques kilomètres avant d'atteindre les premières maisons – le type d'habitations traditionnellement attribuées aux cheminots dans les années 1960, avec un potager à l'arrière, un jardin minuscule devant, des boiseries peintes en blanc et une cheminée qui indiquait la présence de la cuisine à l'une des extrémités. Quelques petites pièces, des maisons pensées pour la famille ouvrière idéale de ces années-là, auxquelles s'adjoignait un WC extérieur, au fond du jardin. Derrière chaque habitation se trouvait également un lavoir et, sur un des murs latéraux, une vigne vierge grimpait jusqu'au toit. Les architectes de la compagnie de



chemins de fer avaient imposé ce plan comme un modèle à reproduire ensuite dans tout le pays, avec des jalousies à croisillons aux fenêtres et des murs recouverts de crépi gris, la couleur qui résistait le mieux aux panaches de fumée des trains à vapeur d'il y a quarante ou cinquante ans. Ces habitations étaient construites à une distance raisonnable des gares, sans toutefois être trop éloignées des ateliers ferroviaires, aujourd'hui à l'abandon, mais qui avaient abrité dans le temps, partout dans le pays, des locomotives crasseuses à réparer ; un paysage ouvrier créé de toutes pièces en milieu rural : graisse noire, résidus de soudure et chutes de métal du lundi au vendredi, et, chaque fin de semaine, travail au potager pour nourrir la famille.

Les grands convois ayant cessé de circuler, remplacés de temps à autre par de petites michelines régionales, les cheminots avaient déserté ces maisons. C'est à proximité de la première d'entre elles, dans une pente menant jusqu'au fleuve, qu'ils avaient trouvé la femme, le visage dans la boue, recouverte de vase et enveloppée d'un nuage de moustiques. Ses mains étaient attachées dans le dos par une bande adhésive argentée. Cette image sembla interpeller le médecin. Comme s'il disposait d'une loupe invisible, il se mit à observer attentivement les poignets de la victime, passant ses doigts sur la bande, vérifiant qu'elle avait été coupée avec une lame de rasoir.

« Trente ans, africaine, c'est évident, non... Morte il y a, approximativement, dix, onze ou douze heures.

— Dix, onze ou douze ? » demanda l'homme qui suivait le légiste, un bloc-notes à la couverture noire à la main.

— C'est comme vous voulez. J'aime bien douze heures. Douze heures, ça donne six heures du matin, sauf erreur. Ça me paraît être une heure raisonnable.

— Va pour douze heures.

— À votre service.

— Et les blessures ? »

Les deux hommes étaient à quatre pattes tout près du corps de la femme, le policier tantôt se bouchait le nez, tantôt se retournait pour respirer à fond, les yeux mi-clos pour éviter de voir le cadavre.

« Quatre. Deux balles dans la nuque, comme vous pouvez le constater. Sans orifice de sortie pour l'une. L'autre est entrée par ici, regardez bien, puis est ressortie au-dessus, juste là. La troisième blessure par balle se trouve ici, à la poitrine. Ça, c'est l'orifice de sortie. Un tir de face. »

Le médecin retourna la victime sans effort, maculant de boue ses gants en latex blanc. Il désigna un point contre le sein gauche :

« Voici par où elle est entrée. Nous l'appellerons blessure numéro trois. La quatrième, je ne comprends pas vraiment pourquoi elle est là. »

Le regard de l'homme suivit la direction indiquée par le doigt du médecin et s'arrêta sur le pied droit perforé par une balle qu'il leur faudrait retrouver. Le corps avait reposé toute la journée dans le lit de la rivière et les traces de sang s'étaient dissipées. Après avoir pris quelques photographies, le médecin coupa la bande adhésive autour des mains de la femme. Des ongles au vernis blanc, soignés, sur une peau brune, des doigts fins et longs.

« C'est la même bande adhésive, non ?

— On dirait.

— Et les tirs ?

— Je ne peux pas le garantir. Mais ceux dans la nuque se ressemblent. Deux tirs pour chaque corps. La seule différence, c'est que, ici, il n'y a pas d'orifice de sortie pour l'un d'eux. C'est peut-être une autre arme, bien sûr. Mais la méthode est exactement la même.

— Une exécution. Une balle dans la nuque.

— Deux balles dans la nuque.

— Si elle n'a pas survécu aux deux balles dans la nuque, pourquoi un tir de face, dans la poitrine ?

— Celui-ci peut être antérieur. Les balles dans la nuque ont pu être tirées après. Seule la Médecine légale pourra nous en apprendre plus.

— Et le quatrième tir ?

— Dans le pied... À première vue, je dirais que la balle vient d'une autre arme. Mais je parie que ça a été le premier de tous. Un tir dans le pied. La victime est immobilisée, elle se demande ce qui va lui arriver. Elle tombe par terre. Sans défense. Moi je le vois comme ça. C'est un classique, inspecteur.

— J'en prends note, Docteur. Les tirs dans la nuque sont identiques à celui de la poitrine ?

— La même arme, vous voulez dire ? Je pense que oui. »

L'homme que le médecin avait appelé inspecteur se releva, prit un petit moment pour se dégourdir les jambes en regardant le fleuve. À cette heure-ci, en mai, le soleil se cachait derrière les montagnes. Une combinaison de bleu et d'orange colorait les collines. Ce corps détonait dans le paysage. Le troisième cadavre de la journée, pensa-t-il, et il referma son bloc-notes sur lequel, finalement, il n'avait pas écrit grand-chose, juste l'heure à laquelle il était arrivé sur

les lieux, « 18 h 15 », et celle à laquelle le médecin légiste s'était présenté, « 18 h 27 ». Au début, c'est difficile d'être méticuleux, songea-t-il, mais ensuite, on en prend l'habitude à mesure qu'apparaissent et disparaissent les cadavres. Ils apparaissent plus qu'ils ne disparaissent d'ailleurs. Et vu ses années d'expérience, ça faisait bien longtemps qu'il ne considérait plus un cadavre comme un événement extraordinaire.





« LE CORPS DE L'HOMME AU VOLANT EST DÉJÀ IDENTIFIÉ, CHEF. Arkady Tarasov. » Il s'était entraîné une demi-douzaine de fois avant d'arriver à le dire d'un seul trait et avec le bon accent. « Arkady Tarasov. Né – Imaginez où, Chef – à Mourmansk. Je suis allé voir où c'était, Mourmansk. Vous savez où c'est ? »

Jaime Ramos le regarda par-dessus ses lunettes :

« Mer de Barents. »

Isaltino de Jesus siffla tout bas, acquiesçant de la tête :

« Vous avez un atlas dans la tête. »

— Isaltino, Isaltino... Mourmansk était une base navale militaire soviétique. Une ville fermée. Des sous-marins, des contre-torpilleurs, des vaisseaux de guerre, la gloire de la patrie des Soviets cachée dans la mer de Barents, une plateforme de ravitaillement des troupes alliées pendant la Seconde Guerre Mondiale, bombardée par les Allemands. Les marins de Mourmansk étaient partout, présents presque tous les mois dans *Sputnik* ou dans *La Vie soviétique*. C'était une des grandes réalisations mondiales du socialisme. Même avec tout ça, Isaltino, je me demande bien comment on peut



être né à Mourmansk. Dans cette espèce de désert glacé et empli d'une boue qui ne gèle jamais. Personne ne naît à Mourmansk.

— Chef, vous connaissez cet endroit ?

— Je crois que non.

— Alors on dirait vraiment que vous avez un atlas dans la tête.

— Pas d'atlas. Mourmansk. Tout par cœur. Et que peut fabriquer un citoyen de Mourmansk dans les pinèdes de Vila do Conde ?

— Depuis que vous portez des lunettes, vous êtes plus distant, Chef. Enfin, c'est ce qui me semble.

— Je vois les choses de plus loin.

— Mais ce sont des lunettes pour lire.

— La lecture est une tâche de plus en plus dangereuse, Isaltino. Elle devient une activité à risque à partir d'un certain stade. Avec l'âge, les yeux ont moins la force de résister à tous ces mauvais livres. Et je ne parle pas du cerveau.

— Avec vos lunettes, vous avez l'air plus respectable, Chef.

— C'est bien possible. L'ophtalmologie est une science noble. Elle permet la promotion sociale des classes les plus défavorisées. Dans mon village, seuls le curé, l'épicier et une vieille tante à moi portaient des lunettes. Les autres étaient condamnés à voir mal et ils pensaient que le monde était comme ça, flou ou sale. Ils ne savaient pas ce qu'était une rétine, une cataracte, ils ne pouvaient rien comparer, ils ignoraient l'existence des dioptries. Et ils n'ont jamais pu lire Tolstoï ou Tourgueniev.

— Chef, vous avez quelque chose avec les Russes. Quoi qu'il en soit, votre mémoire est intacte. Des archives au mieux de leur forme.

— C'est que je suis propriétaire de ma mémoire, Isaltino. Elle n'est pas au service du pays, elle n'appartient pas à l'État. Je me suis donné beaucoup de mal pour l'entretenir, pour la conserver, mais malheureusement elle est pleine de blancs. Je ne peux pas l'utiliser à tort et à travers. Après Mourmansk, c'est le grand vide. Ma frontière, c'est la mer de Barents. »

Mais Jaime Ramos ne s'était jamais trouvé face à la mer de Barents, et il s'en tenait à une connaissance assez vague de l'existence de Willem Barents, un Hollandais à l'origine de la redécouverte au xvi^e siècle des îles Spitzberg. Porté par la légende de Pline selon laquelle la mer de Kara, l'ancien *Oceanus Sythicus*, était composée d'eau douce, l'explorateur s'était mis en quête d'un passage vers la Chine entre les glaces du Nord et les tempêtes permanentes de la mer ténébreuse à qui il donnerait son nom. C'est au cours de ce périple qu'il redécouvrit cet archipel d'abord appelé Svalbard. Il mourut en Nouvelle Zemble, sur la mer de Kara, en 1596, au terme de cette expédition qui n'avait pas connu le succès. Le seul élément dont Jaime Ramos disposait à propos de la Nouvelle Zemble, la terre des oies, était le portrait d'une femme, blonde, grande et souriante, tenant un casque d'aviateur d'une main gantée, debout sur l'asphalte de la piste grise de Rogachevo (une sorte de poster de la revue *Sputnik*), une autre des gloires du socialisme. Rogachevo résistait face à l'impérialisme en pleine mer de Barents, comme Mourmansk et, plus au nord, le petit

détroit de Polyarny. Dans sa mémoire, tous étaient des lieux très froids. On ne peut plus froids.

Isaltino commença à feuilleter son carnet de notes et récita : « Arkady Tasarov, né à Mourmansk, colonel retraité de l'armée de terre, célibataire, cinquante-sept ans, arrivé au Portugal en 1998 où il a travaillé comme électricien pendant les deux premières années. En 2002, son nom apparaît dans le rapport d'une opération contre la prostitution dans un bar d'Ermesinde, il a été contrôlé, rien de plus. C'est le seul signalement dont on dispose. Naturalisé portugais en 2008.

— Et pour l'autre Russe, il y a du nouveau ?

— Pas vraiment. Mais peut-être qu'on pourrait en trouver dans la tête du Chef qui sait tout sur Mourmansk.

— Je ne sais pas tout sur Mourmansk, Isaltino.

— Dans un rayon de cent kilomètres, je parie que vous êtes celui qui en connaît le plus. Personne ici n'est plus russe que vous, Chef. Mikhaïl Polianov. Quarante-huit ans, immigrant légalisé mais actuellement sans profession connue. Il est arrivé au Portugal en 1998, il a commencé comme ouvrier dans la construction civile. Il a ensuite été propriétaire d'un commerce qui a cessé ses activités d'importation de produits alimentaires russes. Puis il a travaillé quatre ans comme vendeur et négociant en boissons pour les bars et les discothèques. En Russie, il était ingénieur dans l'armée. En règle avec le fisc, marié, il vit aujourd'hui dans un appartement à Matosinhos. Sa femme travaille au NorteShopping.

— Immigrants, réseaux de prostitution, monde de la nuit et règlements de compte. Tu tiens un beau sujet pour les journaux, Isaltino. Des étrangers venus du Nord et de l'Est. Un feu d'artifice ! Je vois déjà ce que ça pourrait donner :

“Le Portugal garde le cap sur la modernité en accueillant les patrons de la mafia russe et ukrainienne sous les yeux de la police impuissante face à leurs activités criminelles. Le pays en proie aux forces du mal.” Pas la peine d’acheter le journal, c’est comme ça que ça va sortir.

— Ma fille a des copines ukrainiennes. Et moldaves. Ce sont des élèves douées, propres sur elles, bien élevées, renvoya Isaltino en tapotant son carnet avec son crayon. Chef, les Russes sont de bons immigrants. Ils sont plus volontaires, ils travaillent davantage, à l’école ce sont les meilleurs en grammaire, ils sont plus attentifs. Vous vous rendez compte, ingénieur, colonel de l’armée de terre. Beaucoup de discipline. Ces types-là ont fait tout et n’importe quoi pour survivre. Jusqu’à venir s’installer dans notre bout du monde.

— La glorieuse Armée Rouge, les bateliers de la Volga, Katyusha, tout ce folklore-là. Tu crois donc qu’ils sont de meilleurs immigrants que les autres ?

— Les autres ?

— Les Noirs, les Angolais, les Capverdiens, les Marocains.

— Ils sont plus proches de nous.

— Vraiment, Isaltino ? Tu penses qu’un Russe est plus proche de nous qu’un Capverdien juste à cause de sa couleur de peau ? Tous blonds, bien blancs, disciplinés, très sages, qui attendent leur tour dans la queue, travailleurs, tu penses qu’ils sont plus proches de nous que des Noirs de Guinée ?

— Mais c’est vous, Chef, qui ne jurez que par les Russes.

— C’est du passé, Isaltino, c’est du passé. Et mon cyrillique à moi était bulgare. Je ne suis allé en Bulgarie que pour y recevoir des instructions pour instaurer le socialisme

à Famalicão ou à Paranhos. Il m'en est resté deux ou trois petites choses sans importance.

— Chef, sans vouloir vous vexer, vous êtes une véritable encyclopédie.

— Et que fabrique un citoyen de Mourmansk dans les pinèdes de Vila do Conde ? reprit-il.

— On meurt aussi bien à Vila do Conde qu'en Russie », répondit Isaltino, désappointé, en refermant son carnet.